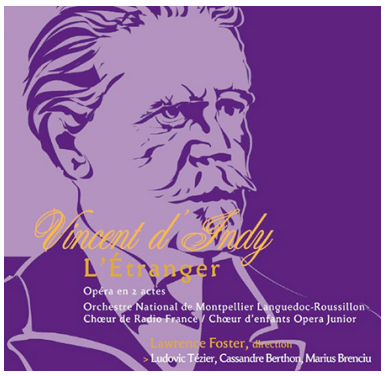
Compte-rendu, opéra. Montpellier, le 24 juil 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Schonwandt



Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Arquel, Bou… Schonwandt (version de concert). Neuf ans après la récréation en version de concert de *L'Etranger* (1903) de Vincent d'Indy (voir notre présentation du disque édité en 2013 par Accord : https://www.classiquenews.com/dindy-letranger-foster-20101-cd-accord/), le festival de Radio France remet au gout du jour la musique du compositeur avec l'un de ses ouvrages les plus emblématiques, **Fervaal (1897)** – voir notre présentation : https://www.classiquenews.com/vincent-dindy-fervaal-1897france-musique-dimanche-29-mars-2009-14h30/

Souvent qualifié de « Parsifal français », l'ouvrage laisse transparaître l'immense admiration pour Wagner, en choisissant tout d'abord d'être son propre librettiste, puis en puisant son inspiration dans la mythologique nordique, ici transposée au service de la glorification du peuple celte. Au travers du parcours initiatique de Fervaal, d'Indy met en avant ses obsessions militantes, entre patriotisme royaliste et ferveur catholique, incarnées par le mythe du sauveur, ici adoubé par le double pouvoir religieux et politique contre les menaces des envahisseurs sarrasins. L'avènement d'un monde nouveau en fin d'ouvrage signe la fin des temps obscurs et du paganisme, tandis que les destins individuels sont sacrifiés au service de cette cause. La misogynie et le profond pessimisme de d'Indy suintent tout du long, répétant à l'envi combien

l’amour n’enfante que douleur : la femme, dans ce contexte, ne peut représenter que l’enchanteresse qui détourne du devoir, rappelant en cela les sortilèges séducteurs de la Dalila de Saint-Saëns.



Si le livret tient la route jusqu’au spectaculaire conseil des chefs, et ce malgré une action volontairement statique en première partie, il se perd ensuite dans un redondant deuxième duo d’amour et un interminable finale pompeux. Initié en 1878, l’ouvrage trahit sa longue et difficile gestation par la diversité de ses influences musicales, de l’emphase savante empruntée à Meyerbeer et Berlioz au II et III, au langage plus personnel avant l’entracte. D’un minimalisme aride, difficile d’accès, le prologue et le I entremêlent ainsi de courts motifs aux effluves légèrement dissonantes, révélateurs d’ambiances fascinantes et envoûtantes, au détriment de l’expression de mélodies plus franches. L’orchestration laisse les cordes au deuxième plan pour privilégier les vents, tandis que les solistes s’affrontent en des tirades déclamatoires étirées, semblant se parler davantage à eux-mêmes qu’à leurs interlocuteurs.

On pourra évidemment regretter le peu d’interaction entre les solistes réunis à Montpellier, alors que d’autres versions de concert se prêtent parfois au jeu d’une animation minimale du plateau, à l’instar de celles proposées par René Jacobs. Quoi qu’il en soit, on note d’emblée le trait d’humour bienvenu de **Michael Spyres** (Fervaal) qui arbore un kilt sombre, sans doute pour rappeler ses origines celtes, avant de s’emparer de ce rôle impossible avec la vaillance et l’éclat des grands jours : très à l’aise tout au long de la soirée, il reçoit logiquement une ovation debout en fin de représentation. Ses deux principaux partenaires se montrent également à la hauteur de l’événement, tout particulièrement **Gaëlle Arquez** (Guilhen)

dont la pureté du timbre et la rondeur d'émission ronde ne sacrifient jamais la compréhension du texte. On note toutefois quelques légers problèmes de placement de voix dans les interventions brusques – qui ne gâchent pas la très bonne impression d'ensemble.
Mais c'est peut-être plus encore **Jean-Sébastien Bou** (Arfagard) qui séduit par son talent dramatique et l'intensité de ses phrasés, portés par une diction minutieuse. On lui pardonnera volontiers une tessiture limite dans les graves, tout autant qu'un manque de couleurs vocales ; d'autant plus que le baryton français semble souffrir d'une toux qui lui voile légèrement l'émission, ici et là. A ses cotés, hormis un inaudible Rémy Mathieu, les seconds rôles affichent une fort belle tenue, surtout à l'oeuvre dans la scène du conseil précitée. On mentionnera encore une fois la prestation parfaite de **Jérome Boutillier**, entre aisance vocale et interprétation de caractère, qui le distingue de ses acolytes.

On n'est guère surpris de voir Michael Schonwandt tirer le meilleur de **l'Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie**, en un geste classique très équilibré qui convainc tout du long, à l'instar des deux choeurs très bien préparés. Outre la diffusion sur France Musique, un disque devrait parachever cette renaissance de l'un des monuments de la musique française de la fin du XIXème siècle, dans la lignée de ses contemporains Chausson et Magnard.

Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Michael Spyres (Fervaal), Gaëlle Arquez (Guilhen), Jean-Sébastien Bou (Arfagard), Elisabeth Jansson (Kaito), Nicolas Legoux (Grympuig), Eric Huchet (Leensmor), Kaëlig Boché (Edwig), Camille Tresmontant (paysan, Chennos), François

Piolino (Ilbert), Rémy Mathieu (Ferkemnat, Moussah), Matthieu Léccroart (Geywihr, paysan), Eric Martin-Bonnet (Penwald, Buduann), Pierre Doyen (messager, paysan), Jérôme Boutillier (paysan, Gwelkingubar), Anas Séguin (Berddret), Guilhem Worms (Helwrig), François Rougier (paysan, berger, barde). Choeur de la radio lettone, Choeur et Orchestre de l’Opéra national Montpellier Occitanie, Michael Schonwandt (direction).